

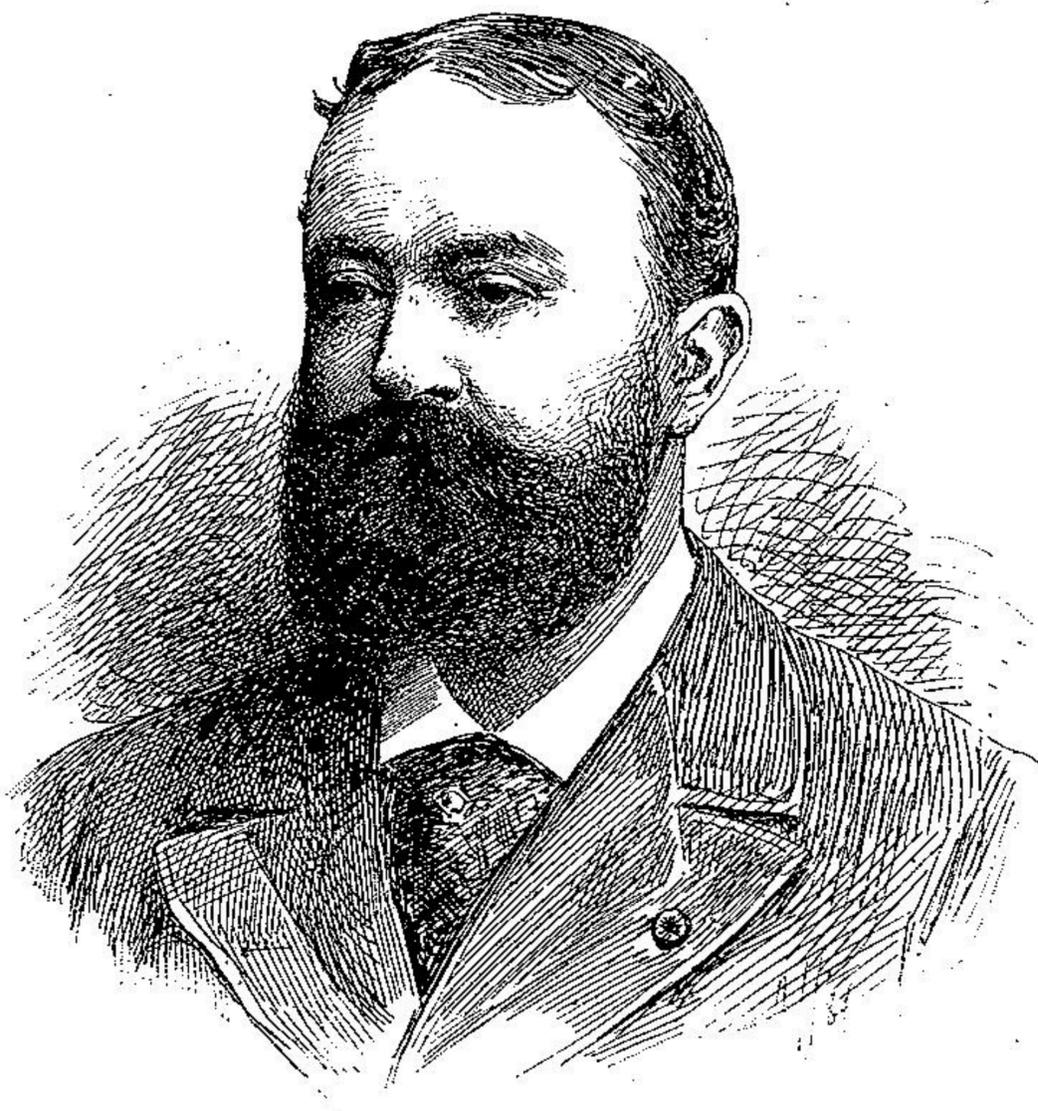
## CHAPITRE VI

---

Expédition Burdo, Roger, Cadenhead. — Un terrible hiver. — Adieux à l'Europe. — En mer. — Coup d'œil à Alexandrie. — A travers l'Égypte. — Splendeurs passées. — Terre féconde et Désert. — Suez.

**C'**ÉTAIT en novembre 1879. Je revenais de mon premier voyage en Afrique centrale, *Niger et Bénoué* avait paru, et, ce travail achevé, j'éprouvai comme la nostalgie du continent noir. Au cours d'une audience que le Roi voulut bien m'accorder je sollicitai la faveur de partir à nouveau pour le pays des nègres ; Sa Majesté ayant agréé ma demande, dès le surlendemain, 16 novembre, j'entrai en rapports directs avec l'Association internationale africaine.

C'est le colonel Strauch, intendant militaire, qui avait succédé au baron Greindl dans les fonctions de secrétaire général, et je considère comme un devoir de rendre hommage à l'activité et au mérite du nouveau titulaire : tous les voyageurs sont unanimes à reconnaître en lui un des principaux moteurs de la grandeur et du développement de l'Œuvre pendant ces dernières années. Il fut puissamment secondé en toute circonstance par



ADOLPHE BURDO.

M. Achille Galezot qui a prêté son concours à l'Association dès le premier jour de sa création, et que tous nous avons connu si dévoué à la chose africaine, si sympathique aux explorateurs parmi lesquels, d'ailleurs, il ne compte que des amis.

Je ne le cache point, en me rapprochant de l'Association, mon désir intime était de retourner au Niger, au Bénoué surtout : j'avais à cet égard une opinion bien arrêtée et qui n'a pas changé. Le Bénoué, l'Adamawa, le lac Tchad, c'est à mon avis le nœud gordien de l'Afrique, la clef de ses mystères, l'entrepôt de ses plus grandes richesses ; au

centre de cette contrée qui figure encore sur nos cartes comme une immense tache blanche, région inexplorée, on trouvera la solution d'importants problèmes géographiques en même temps que d'inépuisables sources de prospérité pour le commerce et l'industrie de l'Europe : ce n'est pas seulement un sol merveilleusement fécond, c'est aussi une artère admirablement située, car elle commande les itinéraires des gran-



OSCAR ROGER.

des caravanes d'ivoire qui portent en Égypte, au Soudan, à Tombouctou, leurs précieux fardeaux.

Mais il n'était pas question de cela. Elle était bien assez vaste déjà la tâche que le congrès s'était imposée de relier la côte orientale d'Afrique à l'océan Atlantique par une série de stations allant de Zanzibar au lac Tanganika, et de Nyangwé à l'embouchure du Congo ; peut-être eût-il été imprudent d'éparpiller ses forces ailleurs ; je le compris, et lorsqu'on m'offrit de partir pour Karéma et de là de me rendre probablement à Nyangwé, au Congo, j'acceptai. Certes, ayant emprunté les fleuves

à mon précédent voyage, ayant pu apprécier tout le prix de ces *grands chemins qui marchent*, je prévoyais ce que la voie de terre me réservait de tracas, de dangers et d'ennuis; mais cela précisément m'attirait : il y a dans ce noir continent un si puissant aimant vers le périlleux et vers l'inconnu !

Ainsi que mon compagnon Roger, j'entrai au service de l'Association internationale africaine à titre absolument gratuit : estimant que notre mission est de celles qui ne se payent pas, nous ne demandâmes et ne reçûmes aucun traitement, aucune indemnité pécuniaire ou autre; il en a été de même de Van den Heuvel et des officiers de l'armée dont l'unique avantage fut de pouvoir conserver leur solde entière et leur ancienneté.

Oscar Roger, dont je viens de parler, est né à Blandain près Tournay : *Les Tournaisiens sont là !* dit la ballade. C'était un excellent garçon, ami dévoué, travailleur opiniâtre, et avec cela vaillant disciple de Nemrod s'il en fut. Car Roger avait un côté faible, ou fort si l'on veut : il aimait la chasse avec frénésie; du jour où je le vis, il ne put me cacher cette passion; elle débordait en lui, et pendant nos préparatifs de départ sa grande préoccupation était le choix des armes. Je le vois encore donnant à l'arquebusier Jansen les indications nécessaires :

« Dans ce fusil à deux coups, le canon de droite restera lisse pour tirer à plomb; vous me remplacerez celui de gauche par un canon Bernard rayé, d'un calibre différent afin de ne pas confondre les cartouches; pour chasser l'éléphant, il faudra du calibre 4, 6 au plus... »

Et, l'œil brillant, il voyait déjà buffles, zèbres et girafes s'abattre sous ses coups. Ah ! il a tenu parole, le brave chasseur, et, à côté de mon amitié, il a conquis des droits bien grands à ma reconnaissance, car plus d'une fois son fusil nous a sauvés de la faim.

Mais n'anticipons pas. J'ai voulu seulement esquisser en passant une des lignes maîtresses de cette sympathique nature. Au physique, Roger est solide, trapu, robuste; il a séjourné antérieurement au Gabon : c'est, comme moi, un récidiviste de l'Afrique. Il a le regard franc, l'amitié sincère, et je n'ai eu avec lui que d'excellents rapports; jamais — chose rare chez les voyageurs africains — l'ombre d'une mésintelligence n'a surgi entre nous. Chacun sait pourtant que le climat équatorial a pour influence caractéristique de rendre l'Européen fort irritable, enclin aux querelles, au spleen, peu traitable, ennuyé et ennuyeux. En fouillant dans les cartons de l'Association africaine on trouverait plus d'une preuve de ce que j'avance : que de drames intimes ! que d'aimables jeunes gens devenus insupport-

tables là-bas ! que d'amis qui se sont détestés sous l'action délétère des fièvres ! Heureusement, comme la maladie, ces discussions passent, on en guérit, on les oublie, et, de retour au pays, on ne voit plus dans son compagnon qu'un ami, un frère auquel on reste d'autant plus attaché que les périls ont été grands et les épreuves douloureuses.

Tel n'a pas été le cas entre Roger et moi, je m'empresse de le dire. Inconnus l'un à l'autre avant notre départ, nous nous sommes liés d'une franche



TOM CADENHEAD.

amitié que n'ont point entamée les embûches épineuses d'un voyage en commun au centre de l'Afrique.

Notre expédition se composait de deux éléments divers. Roger et moi, tous deux Belges, nous appartenions à l'Association internationale africaine et notre programme était de rejoindre Cambier et Popelin. Cadenhead, un gentleman anglais, représentait l'entreprise des éléphants ; il avait ordre d'aller retrouver Carter, qu'il connaissait de longue date et

dont il devait devenir le second. Tous les trois nous allions cheminer de conserve jusqu'au moment où nos missions respectives amèneraient forcément notre séparation.

J'ai dit que nous commençâmes le 16 novembre nos préparatifs de départ; ils furent terminés le 10 décembre. Ils n'étaient, du reste, pas compliqués : à part nos armes, nos vêtements, nos chaussures que nous emportions de Bruxelles, le reste ne pouvait être choisi et confectionné qu'à Zanzibar.

Qui ne se souvient de l'hiver de 1879-1880, et des entassements de neige dont décembre encombra nos pays? Notre angoisse était vive, car, en quittant Bruxelles le 10, nous avons juste le temps d'arriver à Brindisi le 15 pour le départ de la malle d'Égypte; mais si, comme on l'annonçait, les voies étaient obstruées: si nous devions subir un long mois de retard; alors nous arriverions à la côte au moment de la saison des pluies; ce serait un contretemps des plus fatals!

Telles étaient nos préoccupations en traversant Paris dont les rues étaient presque impraticables; on avait dû renoncer à enlever la neige; elle s'amassait et formait des murailles entre lesquelles les passants circulaient silencieusement : on eût dit d'un immense labyrinthe sibérien. Nous ne fîmes qu'un bond à la gare de Paris-Lyon-Méditerranée, et nous voilà roulant vers les pays de la chaleur et du soleil.

Quel froid de loup dans les wagons! la buée se plaquait aux vitres en glaçons épais; à l'extérieur, sifflait une âpre bise, et chemins, haies, fossés, barrières disparaissaient sous les avalanches : le train courait là dedans comme à travers un océan de ouate.

Quand nous franchîmes le mont Cenis, mieux appelé le tunnel des Alpes Cottiennes, l'aurore naissait, timide, et sous leur blanc suaire les fières Alpes avaient des tons de chair nacrée; puis le soleil perça, il s'enhardit : alors ce fut une débauche d'or, d'opale; dans l'espace voltigeaient des myriades de cristaux irisés où rubis, émeraudes et saphirs se jouaient en jetant leurs plus beaux feux; c'était encore le froid, mais un froid gai, jeune, riant, qui de son manteau d'hermine secoué laissait à présent tomber des perles.

Cependant l'express filait sans trêve ni repos, sans halte même à Turin, et nous brûlons ainsi successivement Plaisance qu'entoure une triste ceinture de remparts, Parme et sa plaine riante, Reggio que domine une fière citadelle, Modène dont le campanile, *ghirlandina*, date de 1099 et n'a pas son pareil en Italie, Bologne avec sa célèbre Pinacothèque, son dôme et l'admirable architecture de ses palais; puis, au loin, voici Ravenne où César établit son quartier général avant de franchir le Rubicon: et

Rimini, Pesaro, Ancône, ancienne colonie grecque, tous ces vieux souvenirs, tous ces coins glorieux, tous ces anciens nids de rois. Et comme nous avions assisté au lever du soleil sur le faite des Alpes, nous pûmes, le soir du même jour, le voir descendre triomphant derrière le rideau des Apennins.

Le lendemain nous longions la belle Adriatique aux flots bleus, dont les riverains regardaient, ébaubis, le toit neigeux de nos wagons : car c'était là comme un anachronisme que nous transportions au sein de ces hameaux bénis qu'épargne la bise glaciale et où les hivers à frimas font époque.

Chemin faisant nous ne parlâmes guère : Cadenhead dormait les poings fermés, Roger était songeur, moi je passais le temps à regarder au dehors ; nous atteignîmes ainsi Brindisi, moulus comme il convient à des voyageurs de la malle des Indes, mais heureusement en avance de vingt-quatre heures sur le départ du steamer d'Égypte.

Je me faisais une fête de visiter Brindisi, le Brundisium de Virgile où je m'attendais à rencontrer un port magnifique, richement outillé, un va-et-vient continuel de navires, un encombrement de marchandises, et tout le brouhaha de l'Orient ; j'aspirais à voir cette ville crétoise bâtie par les Étoliens de Diomède au retour de la guerre de Troie, et dont les Romains firent le centre de leurs opérations militaires contre Philippe de Macédoine ; c'est en effet ce port fameux qui résista à Annibal, et où Sylla, vainqueur de Mithridate, aborda en l'an 83 pour marcher sur Rome ; Pompée y embarqua son armée, Agrippine y rapporta les cendres de Germanicus, Horace y vint avec Mécène, et Virgile y mourut.

Que de grandeurs, de gloires fastueuses ! *Quantum mutatus ab illo!* De ses splendeurs passées, Brindisi n'a guère conservé qu'un port qui s'ensable, et une colonne assez semblable à celles qui jonchent le sol de la place Trajan à Rome : la *Colonna Ercolea* qui sert aujourd'hui à l'orientation des navires pour leur faire traverser la passe. Ah ! oui, l'on me montre aussi une maison portée sur un vieil arc en plein cintre, et le guide me dit en se découvrant : *Casa de Virgilio*. Je n'ai pas voulu détruire l'illusion du bonhomme, et je me suis incliné non pas devant cette mesure du onzième siècle qu'il faisait naïvement remonter à l'an 19 avant le Christ, mais devant l'ombre du grand poète qui fit pâlir mes jeunes ans.

La ville de Brindisi ne compte guère plus de dix mille âmes ; autant dire que les rues sont désertes ; n'importe, avec ses maisons en terrasse qui sentent leur Orient, avec ses vieux créneaux et sa forteresse en ruine, elle a une physionomie originale qui ne déplaît pas : elle est laide, mais non banale, n'est-ce point assez ?

Quel dommage que le vapeur parte déjà ! j'aurais bien voulu visiter aussi Otrante, pauvre victime des Turcs, et Lecce, et Tarente ! Ce sera pour le retour... peut-être.

Et tandis que le *Surat*, magnifique steamer de la Peninsular Oriental Company, sur lequel nous avons pris passage, lève l'ancre et fend la lame, nos yeux s'attardent à cette côte d'Italie, si monotone et si nue en cet endroit, pourtant si bien décrite par Virgile :

.... Procul obscuros colles, humilemque videmus  
Italiam.

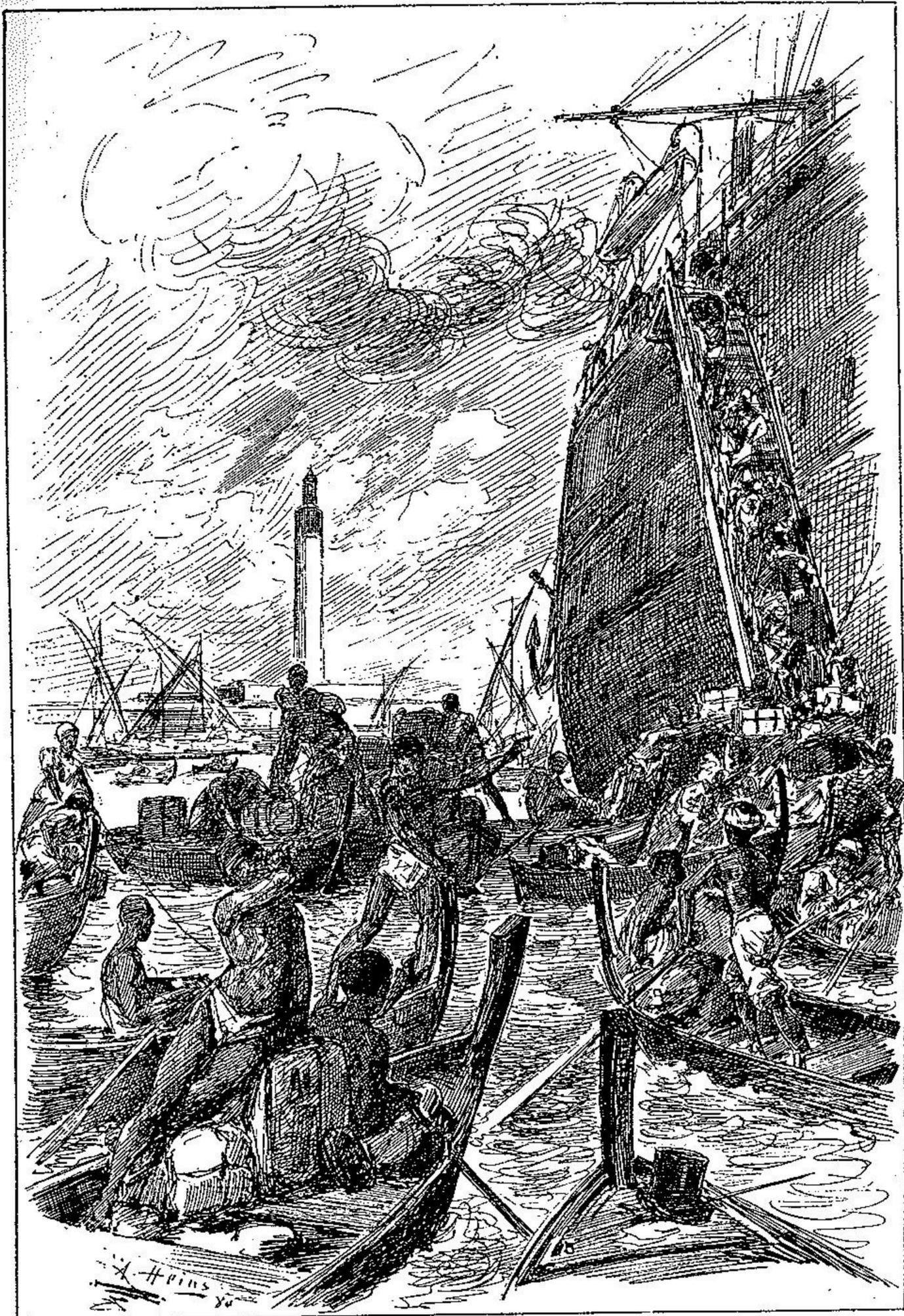
(*Æneid.*, l. III, v. 522).

Mais ces collines sans relief, ce rivage sans grandeur ni pittoresque, c'est pour nous le dernier coin de l'Europe où notre vue ne se reposera plus de longtemps, et il avait déjà disparu que nous cherchions encore à le voir.

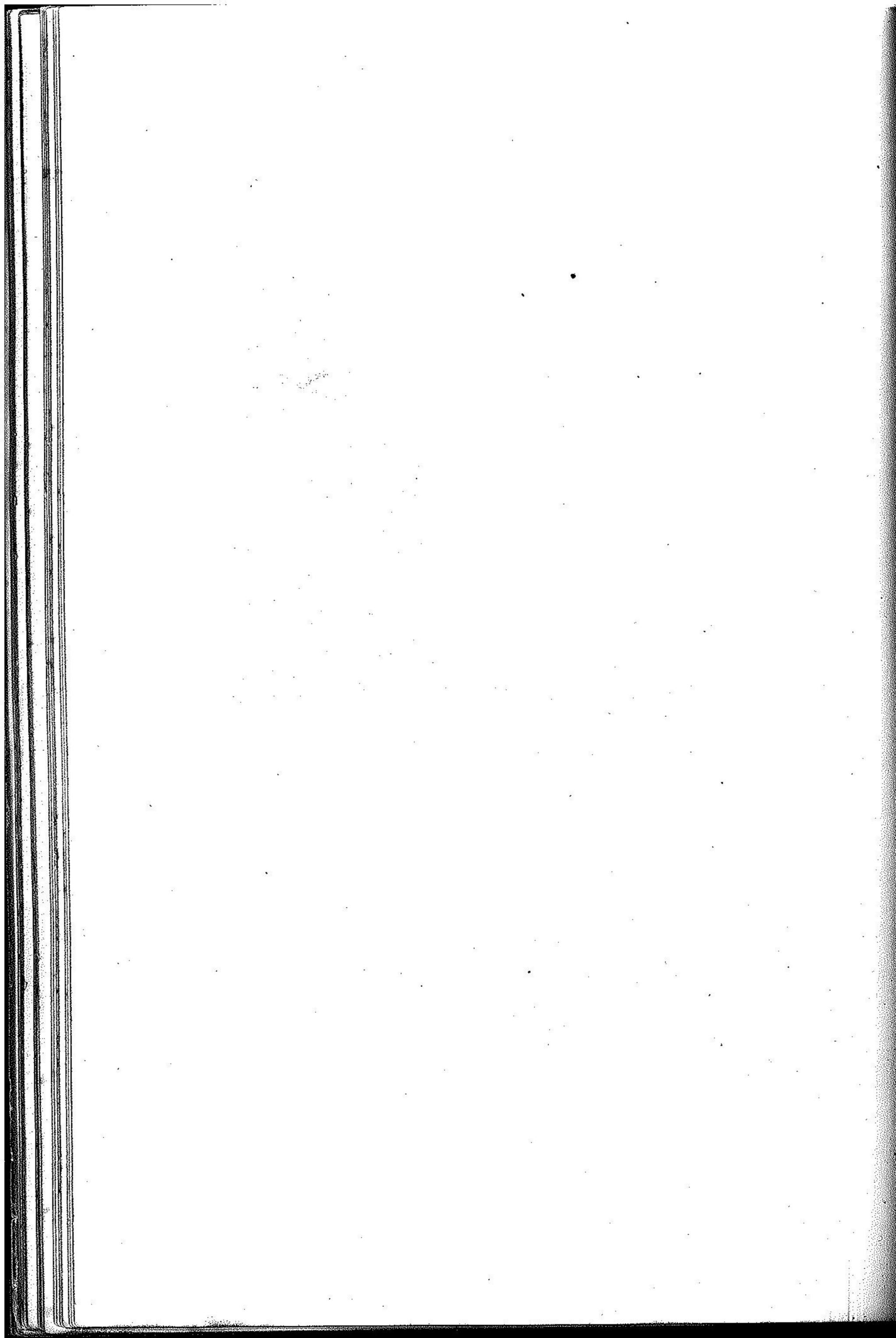
Nous mîmes cinq jours à faire la traversée de Brindisi à Alexandrie. Certes rien n'est monotone comme ces heures qui s'écoulent lentes, uniformes, au bruit des coups de piston de la machine et du clapotis des flots contre les flancs du navire ; mais sur un bâtiment aussi bien emménagé que l'est le *Surat*, le temps passe vite et en bonne compagnie ; du reste, nous avons la tête si pleine de nos projets, l'Afrique nous passionnait à tel point, qu'à nous trois il semblait que nous fussions un monde, et nous ne cherchions rien en dehors de ce cadre.

C'est ainsi que nous passâmes de la mer Adriatique dans la mer Ionienne, frôlant Corfou, les monts de Céphalonie, et la côte de Zante aux blanches falaises ; au loin nous distinguons les rives du Péloponnèse, les montagnes de la Messénie et le pic Ithome qui prit son nom d'une des nourrices de Jupiter ; nous rangeons ensuite la rade de Navarin, et le petit archipel qui se groupe autour de la pointe sud de la Messénie ; voici encore la chaîne du Taygète se profilant sur l'horizon limpide, et la Laconie, qui nous reportent aux vieux souvenirs de Sparte, à ces temps héroïques disparus pour jamais.

Nous rentrons ensuite en pleine mer ; tout s'efface : c'est sur la Méditerranée que nous naviguons à présent ; et vers le cinquième jour depuis notre départ de Brindisi, nous apercevons d'abord un coin de l'Afrique qui bientôt s'évanouit, puis les premiers vestiges de la terre des Pharaons. La première impression n'est pas heureuse : ce sont d'étranges constructions sans cachet ni grandeur qui émergent d'une côte basse et nue ; des moulins, une forêt de mâts, et, dominant le tout, un phare massif, d'une architecture banale, sans style et sans goût, qui a commis l'impertinence de remplacer l'antique tour de Pharos, une des merveilles du monde. Cet amalgame bizarre, c'est Alexandrie.



LE « SURAT » JETANT L'ANCRE DEVANT ALEXANDRIE.



Un instant je crus pouvoir laisser errer ma rêverie aux époques lointaines de cette superbe contrée, à ces générations éteintes, à cette antique civilisation qui fait de l'Égypte le berceau de tant de merveilles... Je choisissais mal mon temps : à peine le navire s'apprête-il à jeter l'ancre qu'une nuée de bateliers, de porteurs, de drogmans, de commissionnaires, de cicrones, de garçons d'hôtel accourus en barque, se mettent en devoir d'escalader les bastings et montent à l'assaut de nos personnes et de nos colis. Il y eut un moment de bagarre épouvantable, de tapage infernal, de baragouins et de jargons confus, de luttes homériques à la défense de ses valises, couvertures et manteaux : on eût dit d'un bâtiment pris à l'abordage, et de fait tout passager n'est-il pas une proie pour ces vautours ?

Quant à nous, n'ayant pas l'intention de séjourner à Alexandrie au delà de l'heure réglementaire du départ pour Suez, nous décourageâmes promptement ces industriels acharnés, et au lieu de descendre dans leurs barques, nous prîmes place sur un petit canot à vapeur qui nous conduisit directement à la station du chemin de fer où nous déposâmes nos bagages en lieu sûr.

Cela fait, sans perdre un instant, je pousse une pointe en ville pour visiter la colonne de Pompée ou plutôt de Dioclétien, car c'est à la gloire de ce dernier, après sa victoire sur Achillée, que l'éparque Pompée, préfet de l'Égypte, nommé Publius par quelques historiens, fit élever ce monument : c'est ce que nous apprennent les quatre vers grecs qui s'y trouvent inscrits. Par quelle étrange destinée cette colonne a-t-elle donc pris le nom de celui qui la décréta au lieu de perpétuer la mémoire de l'empereur-soldat en l'honneur de qui elle fut érigée ? C'est un mystère que je n'eus pas le temps d'approfondir.

Plus loin, je vois avec peine, je l'avoue, la seconde aiguille de Cléopâtre, couchée sur un échafaudage, prête à être embarquée pour l'Angleterre. Ce trafic des monuments glorieux d'un peuple a quelque chose de si attristant ! Pauvre Égypte ! à quand l'enlèvement de tes Pyramides ?

Tout en flânant, je croise quelques belles élégantes d'Alexandrie ; je dis belles, par divination : à vrai dire, elles se dérobent soigneusement à mes regards, ne laissant apercevoir sous leur masque que deux yeux de braise ardente où se lisent l'étonnement, la curiosité, une pointe de malice peut-être, mais certainement beaucoup de coquetterie.

Dans cette ville où résident tant d'Européens, je ne m'attendais pas à retrouver si fidèlement conservé le pittoresque costume des femmes

égyptiennes; c'est le cas pourtant. Rien de charmant comme ces atours, qu'on en juge : ils se composent d'une longue chemise de soie ou de gaze, montant jusqu'au cou et se fermant au sein, d'une culotte bouffante qui s'attache à la cheville, et d'une veste, le *yelek*, richement brodée et agrémentée d'une multitude de petits sequins d'or ; enfin, absence complète de corset, chignon, tournure et autres appareils mensongers.



FEMME ÉGYPTIENNE.

Malheureusement, nul regard indiscret n'est admis à sonder cette native élégance : avant de sortir, la grande dame égyptienne se couvre d'un long manteau sans manches qui l'enveloppe depuis le cou jusqu'aux pieds, et sur sa tête elle hisse le *bourko*, ce voile jaloux qui dérobe ses traits et ne laisse voir, pour juger une belle, que la couleur de ses yeux, l'éclat de son regard, la grâce de son maintien. Une remarque pourtant : le *bourko* est arrangé de telle sorte qu'il peut être haussé et baissé à volonté, comme le casque des anciens preux qui en relevaient parfois la visière au moment des combats.

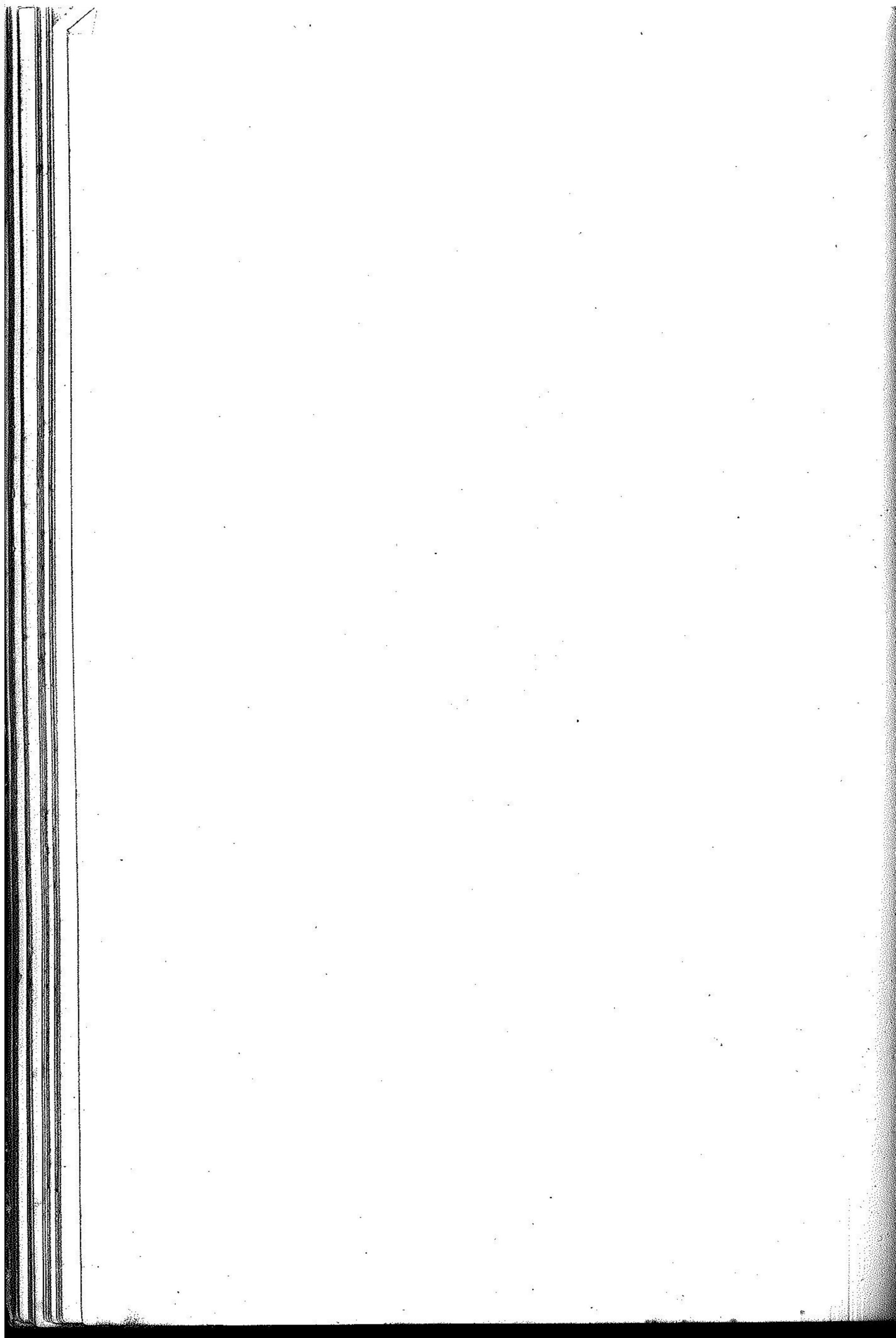
Au cours de mes pérégrinations j'ai aussi croisé un enterrement, celui d'une grande dame, je suppose, car sur l'espèce de civière portée par douze hommes et qui renferme le corps je vois étalés un collier magnifique, des boucles d'oreilles en triangle, le voile de la morte, sa ceinture brodée d'or, et un énorme bouquet de soucis : on m'assure que les Égyptiens font grand cas du langage des fleurs. En tête du cortège défile une troupe d'enfants,

puis immédiatement après viennent des aveugles : tout ce monde-là geint, crie, pleure, se lamente sur les tons les plus variés, sans égard pour le maître de cérémonie qui, par une pantomime désespérée, essaye de faire régner un peu d'accord parmi cette douleur à gage. Derrière le corps et fermant la marche, viennent les *pleureuses*, vêtues de longs manteaux bleus ; et tous ces gens-là avec leurs costumes bariolés, leurs pantalons bouffants, leurs blancs turbans et leurs noirs visages, vous transportent brusquement en plein Orient : décidément la couleur locale ne s'est pas fait attendre.



PAYSAGE ÉGYPTIEN.

M. J. V. de L.



Je n'ai le temps de visiter ni les mosquées, ni le palais de Raz-el-Tin, ni les jardins publics ; du reste, ce que je recherche principalement, ce sont les vestiges de l'ancienne ville, de l'Alexandrie des Macédoniens, et l'on n'en rencontre guère : le terrain même sur lequel repose la cité actuelle n'est pas celui où, après la prise de Memphis, Alexandre le Grand fit élever par son architecte Dinocrate la fastueuse capitale intellectuelle et commerciale du monde alors connu : car telle fut Alexandrie, surtout sous le règne de Ptolémée Philadelphé qui l'acheva, la couvrit de somptueux monuments, y appela poètes et savants de l'époque et en fit le siège de l'empire des Lagides. Siècles géants ! où cet architecte Dinocrate osait proposer à Alexandre de tailler le mont Athos en une statue colossale qui de sa main gauche soutiendrait une grande ville et dans sa main droite porterait une coupe immense par où se déverseraient dans la mer les eaux de tous les fleuves qui coulent de cette montagne. Aujourd'hui, on peut voir, à marée basse, au pied de la lourde tour carrée qui s'élève à l'ouest du Port neuf, certains amoncellements bizarres de pierres et de blocs taillés : c'est tout ce qui reste du phare splendide des Ptolémées, une des sept merveilles du monde.

Mais il faut songer au départ : je cours rejoindre mes amis à la gare, la locomotive siffle, le train s'ébranle, et bientôt, sans respect pour les illustres mânes que nous foulons sous les roues des voitures, la vapeur nous emporte brutalement à travers le pays des Ménès, des Sésostris, des Ramsès, des Pharaons, dont les dynasties illustres firent place aux grands conquérants perses, macédoniens et grecs, les Cambyse, les Darius, les Xerxès, les Artaxerxès, les Alexandre, les Ptolémée, les Cléopâtre, qui eux-mêmes s'effacèrent devant l'envahissement des Romains, dont plus tard la chute jeta l'Égypte aux bras de l'empire de Byzance, sous le joug de Constantinople.

Ce berceau de tant de grandeurs, d'une civilisation si antique, inspire une admiration et un recueillement profonds ; j'en veux à notre locomotive de ses hurlements, de ses appels stridents, de son irrespectueuse vitesse ; pour la première fois de ma vie je m'irrite contre ce progrès et je le trouve agaçant, mesquin : ah ! si les grands rois de Memphis et de Thèbes pouvaient renaître, comme nous leur paraîtrions petits dans nos wagons capitonnés, à eux, qui pour se coucher bâtissaient les Pyramides !

C'est à Kafr-Zayad que nous franchissons le bras principal du Nil sur un superbe pont en fer d'une longueur de plus de mille mètres ; puis à Tantah nous rencontrons le raccordement du chemin de fer d'Ismaïla. Sur tout ce parcours, quelle prodigieuse fertilité, quelle richesse, quelles

étonnantes productions ce sol merveilleux offre à la vue ! ce ne sont que champs de coton, de blé, de cannes à sucre, bouquets d'amandiers, de dattiers, carrés fleuris cultivés avec soin : on dirait d'un coin des grasses Flandres. Ça et là de magnifiques troupeaux essaient ces plaines verdoyantes : les buffles, les ânes, les moutons et les bœufs paissent silencieusement, tandis qu'immobile, le cou tendu, l'œil étonné et l'air béat, le chameau, agenouillé, profile au loin sa fantastique silhouette.

On a dit de l'Égypte : *c'est le grenier de l'Europe*, et de fait, par sa fécondité et le trafic incessant de ses produits, longtemps elle justifia le titre dont on l'honorait ; si aujourd'hui elle a perdu ce monopole, du moins pour ses enfants c'est toujours la première nourrice du monde.

Et à côté d'opulentes récoltes on remarque les produits minéraux, en tête desquels figure le beau granit de Syène, une des principales formations de la vallée du Nil ; puis viennent les fameux grès du Gêbel-Silsiléh qui servirent à l'érection des monuments de l'ancienne Thébaïde et dont sont formées les larges surfaces sculptées des obélisques de Louqsor, de Karnak et d'Esnéh : plus loin, au nord, commencent les formations calcaires qui se continuent jusqu'au Delta sous le nom de chaînes arabique et libyque : c'est avec cette pierre qu'ont été construites les grandes Pyramide de Chéops et celles de Gizéh. Enfin, chacun connaît le beau marbre oriental qui vient de Syout et de Kosséir que l'on a importé en Europe depuis quelque vingt ans.

On le voit, ce n'est pas à ses seuls souvenirs que l'Égypte est redevable de l'intérêt, voire de la convoitise qu'elle inspire : elle offre, en réalité, d'immenses richesses qui, bien administrées, lui rendraient certainement une partie de ses splendeurs d'autrefois.

C'est ce qu'écrivait avec beaucoup d'exactitude, en l'an 642 de l'hégire, le cheik Amrou au khalife Omar qui lui avait demandé une peinture assez exacte et assez vive de l'Égypte pour qu'il pût s'imaginer voir de ses yeux cette belle contrée. Amrou qui ne disposait ni d'un Verlat ni d'un Bastien Lepage pour rendre tant de merveilles et de fécondité, Amrou écrivit au khalife :

« O Prince des Fidèles, peins-toi un désert aride et une campagne magnifique au milieu de deux montagnes : voilà l'Égypte ! Toutes ses productions et toutes ses richesses, depuis Assouân jusqu'à Mencha, lui viennent d'un fleuve béni qui coule avec majesté à travers le pays. Le moment de la crue et de la retraite des eaux est réglé par le cours du soleil et de la lune : il y a une époque fixe dans l'année où toutes les sources de l'univers viennent payer à ce roi des fleuves le tribut auquel la Providence les

a soumises envers lui. Alors ses eaux augmentent, sortent de son lit et couvrent toute la surface de l'Égypte en y déposant un limon productif. Il n'y a plus de communication d'un village à l'autre que par le moyen de barques légères aussi nombreuses que les feuilles de palmier.

« Lorsque ensuite arrive le moment où les eaux cessent d'être nécessaires à la fertilité du sol, le fleuve docile rentre dans les bornes que le Destin lui a prescrites, pour laisser recueillir le trésor qu'il a caché dans le sein de la terre.

« Un peuple protégé du ciel et qui, comme l'abeille, ne semble destiné qu'à travailler pour les autres sans profiter lui-même du fruit de ses sueurs, ouvre légèrement les entrailles de la terre et y dépose des semences dont il attend la fécondité de Celui qui fait croître et mûrir les moissons. Le germe se développe, la tige s'élève, l'épi se forme par le secours d'une rosée qui supplée aux pluies et entretient l'humidité féconde dont le sol est pénétré; puis à la plus abondante récolte succède de nouveau la plus grande stérilité.

« C'est ainsi, ô Prince des Fidèles! que l'Égypte offre tour à tour l'image d'un désert poudreux, d'une plaine liquide et argentée, d'un marécage noir et limoneux, d'une ondoyante et verte prairie, d'un parterre orné de fleurs et d'un guéret couvert de moissons dorées. Béni soit le Créateur de tant de merveilles!

« Trois choses, ô Prince des Fidèles! contribuent essentiellement à la prospérité de l'Égypte et au bonheur de ses habitants: la première, c'est de ne point adopter légèrement les projets enfantés par l'avidité et tendant à accroître l'impôt; la seconde, d'employer le tiers des revenus à l'entretien des canaux, des ponts et des digues; la troisième, de ne lever l'impôt qu'en nature sur les fruits que la terre a produits. Salut. »

Amrou était évidemment un grand sage; prévoyait-il que les malversations, les entreprises chimériques, le gaspillage des finances, perdraient un jour ce beau pays? Il voyait clair et, sans nul doute, ce ministre intègre eût résolu brillamment la question égyptienne.

C'est ainsi qu'en devisant un peu, en pensant et en regardant beaucoup, nous atteignons Aboud-Hamad qui forme la limite de la zone cultivée: à ces champs fertiles succède maintenant ce que l'on appelle le *Désert*. Rien de monotone comme ces plaines immenses formées d'un sable ténu et pour ainsi dire impalpable, dont le vent tord et contourne la surface comme il le ferait de la nappe d'eau d'un lac. A l'horizon, nul vestige humain, rien que l'infini triste et nu; notre train s'époumonne, siffle, halète, et de ses hoquets stridents déchire ce silence de mort; il roule au milieu de ces solitudes, sa

course se poursuit vibrante, implacable, comme la chevauchée d'une balade infernale.

Enfin nous arrivons à Suez, et là, sous un misérable toit en planches qui figure la gare, nous surveillons par une pluie battante la descente de nos bagages. Cadenhead se démène comme un diable au milieu de cette troupe de travailleurs cosmopolites, à mines de bandits qui, sans égards et sans précautions, bousculent malles et caisses et vous les envoient dans les jambes. Roger, lui, est tranquille : déjà il a vu filer du wagon dans la cale la boîte qui contient ses fusils de chasse, c'est l'essentiel, et, souriant, il regarde la mêlée. Comme lui, j'assiste impassible à ce déchargement, tout en surveillant cependant chacun de nos colis, car je me rappelle ce mot d'un consul, homme d'esprit :

« Le jour où vous retrouverez en Égypte un foulard qu'on vous aura dérobé, vous aurez dénoué la question d'Orient. »

En attendant nous fîmes si bien sentinelle que tout fut soigneusement mis à bord du vapeur, après quoi nous nous embarquâmes aussi, sans perdre plus de temps à visiter la ville, qui vraiment n'en vaut pas la peine. Ces bazars indigènes de chétive apparence, ces misérables échopes où l'on débite un peu de tabac, des dattes et du miel ; ces Moresques, ces Nubiennes en guenilles traînant sur le rivage leur maladive indolence ; ces quelques cafés borgnes où chantent de fausses Valaques et des Italiennes enrouées ; toute cette population hétérogène grouillant dans des ruelles étroites, véritables étuves empuanties, ce n'était guère tentant : cette pauvre ville de Suez, si bien située cependant pour acquérir importance et prospérité n'offre que l'aspect d'un village arabe perdu au milieu des sables.

Mais l'heure du départ a sonné. Le pont est débarrassé des hôtes incommodes qui l'ont envahi : escamoteurs, danseurs, psylls, charmeurs de serpents, bayadères, batteuses de cartes ; les derniers *baghchichs* sont distribués ; nous envoyons un regard d'admiration au canal, cette œuvre de Titan que rêva Sésostris et qu'accomplit de Lesseps ; le navire lève l'ancre, et nous voici voguant sur la mystérieuse et brûlante mer Rouge.

